

Le travail d'éducateur spécialisé

Éthique et pratique

5^e édition

Joseph Rouzel

DUNOD

Illustration de couverture :
© Rawpixels - Shutterstock

<p>Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.</p> <p>Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements</p>	<p>d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.</p> <p>Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).</p>
--	--



© Dunod, 2022

11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

www.dunod.com

ISBN 978-2-10-082505-9

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2^o et 3^o a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Remerciements

À ma femme Geneviève qui partage ma vie depuis 45 ans. À nos trois enfants, nos trois petites filles Laïa, Ludmila, Alia et notre petit-fils Aaron. Ce sont eux qui continueront à écrire l'histoire.

À mon fils Tual, trop tôt disparu. À Domi, sa mère.

À mon père, rescapé du stalag, qui consacra sa vie aux pauvres gens, comme membre, puis Président, de la Société de Saint Vincent de Paul de Rennes. À ma mère qui a terminé ses jours en douceur et nous a quittés.

À ma grande cousine Jeanne Couplan, jeune résistante disparue dans le camp de la mort de Ravensbrück.

À ma sœur Fanny, AMP et Yves son mari, aide-soignant en psychiatrie, qui militent activement pour plus de justice et plus de lien social.

À mes collègues et amis formateurs de Psychasoc, sans lesquels ce travail permanent d'élaboration ne serait pas possible. Leur engagement, leur fidélité, leur amitié ont largement contribué à l'ouverture d'une position clinique en travail social, éclairée par la psychanalyse.

À mes collègues et amis, Isabelle Pignolet de Fresnes et Jacques Cabassut, cofondateurs de l'association l'@psychanalyse.

À Jean-Pierre Lebrun, Marie-Jean Sauret, Gérard Pommier, Charlotte Herfray (+), psychanalystes, à Dany-Robert Dufour, philosophe, à Michel Chauvière, sociologue, qui dans leurs avancées rigoureuses et leur sens du partage nourrissent ma réflexion.

À tous les collègues travailleurs sociaux en tous genres qui depuis des années entretiennent avec moi un dialogue sans concession, chacun apportant sa pierre dans une construction qui demeure un *work in progress*.

Aux femmes et aux hommes de bonne volonté, pour que l'histoire continue, pour la défense de cette espèce menacée, l'espèce dite « humaine » ; défense à laquelle sans en avoir l'air, sans le crier sur les toits, à bas bruit, et souffrant cruellement d'un manque de reconnaissance du corps social, mes collègues éducateurs sont attelés au quotidien...

À Guillaume Charron, éditeur, qui par sa rigueur et sa gentillesse, a soutenu activement cette nouvelle édition et, plus largement, mes recherches.

Joseph Rouzel, Montpellier, le 1^{er} avril 2022

Sommaire

<i>REMERCIEMENTS</i>	III
<i>PRÉAMBULE À LA CINQUIÈME ÉDITION</i>	VII
<i>PRÉAMBULE À LA QUATRIÈME ÉDITION</i>	XVII
<i>PRÉAMBULE À LA TROISIÈME ÉDITION</i>	XIX
<i>PRÉAMBULE À LA DEUXIÈME ÉDITION</i>	XXVII
<i>PRÉAMBULE À LA PREMIÈRE ÉDITION</i>	XXXIII

PREMIÈRE PARTIE

ÉDUCATION SPÉCIALISÉE : LES FONDAMENTAUX

1. La relation éducative	3
2. Le projet éducatif	33
3. Les médiations éducatives	57
4. La fonction de l'écoute	91
5. Les garde-fous de la relation éducative	103

6. Prise de risque et responsabilité dans le travail éducatif	135
7. Re-connaissance	145
8. Éducateur aujourd'hui : un métier impossible	153

DEUXIÈME PARTIE

ÉDUCATION SPÉCIALISÉE : CHANGEMENTS ET CONTINUITÉ...

<i>INTRODUCTION. CE QUI DEMEURE ET CE QUI CHANGE DANS LES MÉTIERS DE L'ÉDUCATION SPÉCIALISÉE</i>	171
9. Éthique	177
10. Politique	215
11. Institutionnel	253
12. Clinique	265
13. Envoi	351
<i>CONCLUSION</i>	357
<i>BIBLIOGRAPHIE</i>	365
<i>TABLE DES MATIÈRES</i>	373

Préambule à la cinquième édition

FRANCE (in)compétences a encore frappé.

« ... les progrès de la civilisation universelle vont se traduire, non seulement par un certain malaise comme déjà Monsieur Freud s'en était aperçu, mais par une pratique, dont vous verrez qu'elle va devenir de plus en plus étendue, qui ne fera pas tout de suite voir son vrai visage, mais qui a un nom qui, qu'on le transforme ou pas, voudra toujours dire la même chose, et qui va se passer : la ségrégation. »

Jacques Lacan le 10 novembre 1967, « Petit discours aux psychiatres de Saint-Anne »

Des nouvelles du front. Nous sommes un petit centre de formation continue en travail social (Institut européen travail social et psychanalyse, Psychasoc, à Montpellier) qui soutient les acteurs du champ social depuis 21 ans. C'est le laboratoire vivant où nous construisons en permanence un espace de formation continue aux métiers de l'éducation, du social et du soin. La rencontre avec les professionnels de terrain nous permet de remanier sans cesse nos présupposés théorico-pratiques et d'articuler un nouage jamais achevé entre savoir et clinique. « Toute formation humaine, affirme Jacques Lacan, a pour fonction, par essence et non par accident, de refréner la jouissance » (Lacan, 2001, p. 364). Malheureusement cette phrase est bien souvent interprétée à mauvais escient comme un impératif répressif. Alors qu'il suffit de lire la phrase qui suit pour l'éclairer : « ... le principe de plaisir c'est le frein de la jouissance. » La formation professionnelle continue est un mode d'intervention sociale pour les apprentissages et les remises à jour qu'elle procure. De plus elle favorise un questionnement chez les travailleurs sociaux quant à la place qu'ils occupent auprès des personnes dont la société leur confie l'accompagnement. Dans les formations de Psychasoc où interviennent une vingtaine de formateurs, nous mettons au travail une clinique, une éthique et une politique

du sujet dans le champ social. Tout ceci ne va pas sans ce qui, dans l'espace et les processus de formation, vient diminuer les tensions (principe de plaisir), liées à la dialectique savoir/vérité, aux apories de la pratique, aux impasses institutionnelles, à la vie collective, etc.

Or, en novembre 2020, pour que les salariés puissent faire valoir leur CPF (Compte personnel de formation) à nos formations, nous avons déposé deux dossiers (« Supervision d'équipe en travail social » ; « Clinique du travail social ») auprès du RNSPS (Registre national spécifique des certifications professionnelles) à France compétences, organisme « créé le 1^{er} janvier 2019, par la loi pour la liberté de choisir son avenir professionnel du 5 septembre 2018, et qui a pour mission d'assurer le financement, la régulation et l'amélioration du système de la formation professionnelle et de l'apprentissage ». Réponse de l'organisme au bout de 11 mois : Refusé ! Motifs :

- Les besoins du Marché ne correspondent pas. Alors que nous avons formé des milliers de professionnels à l'approche clinique qui ont tous fait valoir cette formation dans leur engagement sur le terrain. Alors que depuis un an, une centaine de professionnels sont en attente du RNCPS pour bénéficier de nos formations.
- Les référentiels ne correspondent pas. Et pour cause, notre approche est une approche clinique référée à la psychanalyse où la relation est centrale. Nous refusons d'entrer dans des pratiques de protocoles et autre ingénierie sociale qui déshumanisent le lien social. Donc nos formations ont aussi vocation à former les professionnels à l'esprit critique.
- Les procédures de contrôle et d'évaluation ne sont pas suffisamment attestées. Ce que nous évaluons en formation, c'est un parcours de formation et les capacités à le transposer sur le terrain. Et non des acquisitions scolaires sanctionnées par des notes. Et nous nous refusons à faire des formations en visio. On nous reproche donc de ne pas participer à l'innovation (qui engraisse évidemment les GAFAM à travers l'invasion du numérique). La formation est pour nous avant tout affaire de rencontre humaine. La spécificité et l'originalité de ce petit institut de formation consiste à mettre au centre du travail d'élaboration la pratique même du clinicien social.

Ainsi la colonne vertébrale de la formation de superviseur, outre les apports théoriques qu'elle mobilise, repose sur une pratique constante : chaque participant présente une situation qui est ensuite analysée par le groupe ; mais chaque participant occupe aussi à tour de rôle la place de superviseur. Si la fonction crée l'organe, on peut penser légitimement que se couler sous le signifiant de la fonction « superviseur d'équipes » opère un déplacement qui permet au professionnel d'éprouver « à même son corps », pour reprendre une belle expression de Freud (Préface à Aichhorn, 2000), ce qu'exige de lui d'incarner cette place singulière. Le dispositif est le même en formation et dans l'exercice sur le terrain, dans les établissements où cette fonction est convoquée. Ce déplacement subjectif est ensuite interrogé et élaboré dans le groupe et articulé aux concepts. Comme l'écrit le poète Antonio Machado : *Caminante no hay camino, se hace camino al andar* (Cheminant, il n'y a pas de chemin, le chemin se fait en marchant).

Évidemment ce type de travail de formation, véritable *work in progress*, référé à la psychanalyse, qui vise un déplacement du sujet en cours de formation, échappe totalement à toutes les procédures d'évaluation telles que conçues par France compétences. Vouloir à tout prix faire passer notre dispositif sous les fourches caudines de la certification aboutirait à une amputation et une dénaturation certaine de notre spécificité. De la même façon on ne saurait corseter les contenus et les apports théoriques enseignés : ils n'apparaissent qu'au fil de l'avancée du travail et n'obéissent à aucun référentiel. De fait la nature propre de nos formations les inscrit d'emblée dans une forme de hors-piste non balisé. C'est le prix à payer pour que chaque professionnel développe dans sa pratique ses capacités d'invention (Rouzel, 2015).

Depuis une vingtaine d'années nous avons formé à l'approche clinique plus de 6 000 professionnels de l'action sociale (éducateurs, moniteurs-éducateurs, éducateurs techniques spécialisés, moniteurs d'atelier, assistants de service social, conseillers en économie sociale et familiale, chefs de service éducatif, psychologues, directeurs, médecins psychiatres...). Mais depuis la réforme de mars 2014, chaque année nous recevons de nombreuses demandes de formation que nous ne pouvons honorer faute de certification. Pourtant nous avons œuvré sans compter : nous avons organisé à Montpellier colloques et journées réunissant jusqu'à 700 praticiens de l'action sociale (2004, 2007, 2013 : Psychanalyse et travail social ; 2009 : La supervision d'équipes en travail d'équipes en question). Un séminaire clinique mensuel fréquenté par des travailleurs sociaux, psychologues et psychanalystes de la région fonctionne chaque année à Montpellier depuis 15 ans. Nous avons été sollicités en 2015 au Cameroun et en 2019 en Algérie pour la formation à cette approche clinique de professionnels : travailleurs sociaux et psychologues. Nos formateurs (éducateurs spécialisés, assistants de service social, infirmiers psychiatriques, psychopédagogues, psychologues, psychiatres, pédopsychiatres, psychanalystes, enseignants-chercheurs...) ont tous exercé, pendant plusieurs années, en établissements sociaux, médico-sociaux, hospitaliers, scolaires. De plus, ils ont tous suivi un cursus universitaire en sciences humaines.

Qu'en conclure ? C'est très simple : le système capitaliste pousse la logique jusqu'au bout. On entrevoit le paradoxe : des milliers de postes ne sont pas pourvus dans les entreprises, y compris dans le secteur social et médico-social. Discours du maître : c'est un problème de formation. Alors on forme un peu dans l'esprit des grands patrons du XIX^e siècle : adaptation à la tâche (à l'attache !). On formate ! Autre élément de langage, pardon... d'analyse, qui court les rues : tous ces chômeurs sont des fainéants, ils ne veulent pas bouger de chez eux, alors qu'il suffit, *dixit* un président de la République, de traverser la rue pour trouver un emploi. Enfin, cerise sur le gâteau : de toute façon beaucoup de ces fainéants estiment qu'avec les allocations chômage et quelques petits boulots au noir on s'en sort mieux qu'avec un salaire. Question : prend-on les travailleurs pour des idiots ? Et si ce qui était interrogé face aux bureaucrates à la vue basse, c'était le sens même du travail, le désir de s'y engager, lorsque les travailleurs sont réduits à l'état de prolétaires (qui n'ont nul discours pour faire lien social et

seul leur corps pour les représenter, précise Lacan), non seulement en ce qui concerne leur rémunération, mais aussi dans leurs conditions de travail où ils se retrouvent dépossédés de leur force d'initiative et d'inventivité. Là où le patronat ne chante que compétitivité et rentabilité, un nombre croissant de travailleurs objectent : quel sens à tout cela, si ce n'est d'accroître de façon exponentielle la plus-value et le profit des capitalistes sur le dos des travailleurs ? Le vieux Marx doit se retourner dans sa tombe.

« Après cela, Thésée tua Procruste, qui demeurait à Corydalle, dans l'Attique. Procruste contraignait les voyageurs de se jeter sur un lit ; il leur coupait les membres trop grands et qui dépassaient le lit, et étirait les pieds de ceux qui étaient trop petits. C'est pour cette raison qu'on l'appelait Procruste. »
Diodore de Sicile, Livre IV b, 59

Le nom de Procruste, qu'emploie Diodore de Sicile, est sans plus près de l'étymologie du verbe *προκρούω* (« j'étre violemment »), que celui de Procuste, retenu en français.

« Donc, les mesures, continua-t-il, étaient bonnes dans l'espèce et admirablement exécutées ; elles avaient pour défaut d'être inapplicables au cas et à l'homme en question. Il y a tout un ordre de moyens singulièrement ingénieux qui sont pour le préfet une sorte de lit de Procuste, sur lequel il adapte et garrotte tous ses plans. Mais il erre sans cesse par trop de profondeur ou par trop de superficialité pour le cas en question, et plus d'un écolier raisonnerait mieux que lui. »
Edgar Allan Poe, *La lettre volée*.

Aldous Huxley, dans la préface du *Meilleur des mondes*, compare le savant moderne à Procuste : « Procuste en tenue moderne, le savant en recherches nucléaires préparera le lit sur lequel devra coucher l'humanité ; et, si l'humanité n'y est pas adaptée, ma foi, ce sera tant pis pour l'humanité. »

C'est toujours la même histoire : on formate, on coupe, on tranche, on ampute, on garrotte... Non seulement les membres, les têtes, des récalcitrants, mais les idées, les principes, les valeurs.

Il est logique alors dans un tel contexte que les petits centres de formation comme le nôtre, à l'instar de centaines d'autres en France, soient déboutés. De plus la référence à la psychanalyse, à la suite des « recommandations » de la HAS, est systématiquement barrée. Seuls les grands lobbies ont voix au chapitre. La formation, à l'instar de l'action sociale est donc devenue un marché comme un autre. Les fonds de pension ont investi dans les EHPAD (on a pu voir récemment à quels scandales cela a conduit), et bientôt dans les établissements sociaux et médico-sociaux. On en a les prémises avec les SIB (*Social Impact Bonds*) puisqu'une grande association comme la Sauvegarde du Nord a signé dès 2016 un tel contrat (de dupes).

« Les *Social Impact Bonds* sont une forme non traditionnelle d'obligations émises par l'État sans taux d'intérêt fixe mais sur une période prédéterminée pendant laquelle l'État s'engage à payer pour l'amélioration significative des résultats sociaux (comme une réduction du taux de délinquance) pour une population définie. »
Définition par le Groupe Pilote, étude prospective « Comment encourager la philanthropie privée au service du développement ? », mai 2012, p. 35.

Autrement dit les SIB sont un type de prêts accordés par des organismes privés aux gouvernements, dans le but de financer des projets sociaux. Ils sont entrés sur le marché français sous l'appellation de CIS (Contrat à impact social). BNP Paribas est leader du marché ! Les capitalistes n'hésitent pas à faire de l'argent sur le dos de ceux que le système a réduits à la misère. Demain les formations seront assurées par les GAFAM ! C'est ainsi que Microsoft est un des organismes, tous métiers confondus, qui a déposé et obtenu le plus de certifications auprès de France compétences.

De fait c'est toute la filière du travail social, de la formation auxdits « usagers » en passant par les professionnels de terrain, qui est gangrenée. Le secteur marchand et sa « gouvernance par les nombres » (Supiot, 2015) envahit peu à peu le travail social.

« La saturation de l'espace public par des discours économiques et identitaires est le symptôme d'une crise dont les causes profondes sont institutionnelles. La Loi, la démocratie, l'État, et tous les cadres juridiques auxquels nous continuons de nous référer, sont bousculés par la résurgence du vieux rêve occidental d'une harmonie fondée sur le calcul... Porté par la révolution numérique, ce nouvel imaginaire institutionnel est celui d'une société où la loi cède la place au programme et la réglementation à la régulation... Radicalisant l'aspiration à un pouvoir impersonnel, qui caractérisait déjà l'affirmation du règne de la loi, la gouvernance par les nombres donne ainsi paradoxalement le jour à un monde dominé par les liens d'allégeance. »

Extrait de la présentation par l'auteur.

Soumis aux lois du Marché, les établissements comme les centres de formation se transforment en entreprises commerciales. Il s'agit de faire du chiffre. « À l'heure du dépeçage et de l'atomisation des pratiques à des fins de nouvelles modalités de tarification, que ce soit SERAFIN-PH ou les futures T2A qui arrivent avec force dans les champs du soin et de la santé mentale, le médico-social va s'orienter clairement vers un processus entrepreneurial, à savoir un supermarché de la prestation dont on peut redouter la destruction des prises en compte de l'appareil psychique, appareil impalpable, certes, mais aussi réel que l'appareil respiratoire ou digestif », me confie Michèle Kopitsch, directrice d'établissement pendant plus de 20 ans, dans un courrier qu'elle m'adresse.

Dans la conclusion de son ouvrage *Baise ton prochain* (Dufour, 2019, p. 159) qui donne à lire une analyse très fine des coulisses du capitalisme, mon ami le philosophe Dany-Robert Dufour se demande que faire pour résister à cette véritable destruction du monde et des humains. Or il semble bien que seul un sursaut des peuples pour (re)prendre en main leur souveraineté pourrait, tout en s'appuyant sur les avancées des technosciences, changer la donne. « Une partie des techniques acquises lors du développement du capitalisme, au lieu d'asservir un grand nombre d'humains au point de les rendre surnuméraires, pourraient servir une toute autre fin : non plus l'exploitation, mais la libération. » Bref : l'idéal d'émancipation promu par Marx et quelques autres, n'est pas mort. Dany-Robert Dufour prône l'avènement de « l'homme libre » au sens où

l'entendaient les anciens Grecs. Un homme nourri des *arts libéraux*¹ qui crée sa vie en permanence comme une véritable œuvre d'art qu'il inscrit dans le collectif. « À l'horizon donc, ce rêve, où la vie libérée du capitalisme, pourrait devenir un art de vivre. » Ce n'est que sous la pression populaire en force que le petit groupe qui dirige le monde et le conduit à sa destruction, comme on a pu le constater récemment avec la guerre des Russes contre le peuple ukrainien, se pliera à des impératifs économiques, sociaux, écologiques, garantissant la vie et la survie humaines. Évidemment le travail d'analyse du philosophe s'arrête à ce seuil. À chacun ensuite d'en tirer les conséquences.

Que faire devant ce constat ? Pour notre petit centre de formation, vu le refus de France (in)compétences de certifier nos formations, il ne nous resterait qu'à mettre la clé sous la porte. Mais nous pourrions aussi prendre l'option de la ruse : passer sous les fourches caudines des critères de France compétences. Nous nous y refusons : la ruse de la *mêtis*, comme la célèbrent Marcel Détiéne et Jean-Pierre Vernant dans leur ouvrage (Détiéne *et al.*, 2019), offre un point de butée : le compromis ne saurait se pervertir en compromission.

« La *mêtis* des Grecs – ou intelligence de la ruse – s'exerçait sur des plans très divers mais toujours à des fins pratiques : savoir-faire de l'artisan, habileté du sophiste, prudence du politique ou art du pilote dirigeant son navire. La *mêtis* impliquait ainsi une série d'attitudes mentales combinant le flair, la sagacité, la débrouillardise... Multiple et polymorphe, elle s'appliquait à des réalités mouvantes qui ne se prêtent ni à la mesure précise ni au raisonnement rigoureux. Engagée dans le devenir et l'action, cette forme d'intelligence a été, à partir du V^e siècle, refoulée dans l'ombre par les philosophes. Au nom d'une métaphysique de l'être et de l'immuable, le savoir conjectural et la connaissance oblique des habiles et des prudents furent déconsidérés. »
(Présentation des auteurs)

Le travail dit « social », comme les formations qui y préparent et le nourrissent, se présente bien comme une affaire de *mêtis*, relevant plus de l'art du bricolage tel que le célèbre Claude Lévi-Strauss (Lévi-Strauss, 1990) et d'un savoir-y-faire pour naviguer en eaux troubles dans les marécages d'un capitalisme en perdition, que d'une quelconque mise au pas scientifique. Il n'y a pas d'entre-deux possible : soit se faire les garde-chiourmes de nos contemporains frappés de ségrégation, soit opter pour la subversion. Depuis belle lurette nous avons choisi !

La formation entre bien dans cette catégorie « des réalités mouvantes qui ne se prêtent ni à la mesure précise ni au raisonnement rigoureux ». Pourquoi ? Parce que c'est avant tout affaire de transmission. Voire de transmission (d'impossible. D'un impossible réel. Un réel qui se profile sous les aspects des énigmes et des embarras de la pratique. En cela la formation confine à l'artisanat. J'ai toujours pris pour modèle la transmission des métiers manuels. Le tailleur de pierre enseigne à son apprenti bien sûr des savoirs

1. « Les sept arts libéraux désignent une grande part de la matière de l'enseignement concernant les lettres latines et les sciences des écoles de second niveau de l'Antiquité, qui se poursuit sous diverses formes au Moyen Âge » (Wikipédia). Ce que plus tard on désigna comme « les humanités »... À repenser en fonction du savoir actuel.

et des savoir-faire précieux, mais surtout il le soutient dans la construction d'une posture de création et d'invention. Il l'accompagne dans la découverte du style qui lui est propre, qui consiste à savoir y faire avec le réel de la matière, mais aussi avec le réel de l'inconscient qui le fonde dans son acte. Quelque chose, dont il n'a pas la maîtrise, donne sa couleur spécifique à ses créations. Cette marque singulière du savoir-faire, c'est ce que les Grecs anciens désignaient sous le vocable de *teknè*, autrement dit : le tour de main. Ce pourquoi Freud, après avoir d'abord désigné en 1925 comme impossibles les métiers de l'éducation, de la politique et du soin, ajoute en 1937 que si l'on bute sur de l'impossible (*unmöglich*) dans ces métiers de la relation humaine (Aichhorn, 2000), c'est parce que « l'on est sûrs d'un résultat insuffisant » (Freud, 2019). Autrement dit : ça laisse à désirer ! Et c'est bien là que le bât blesse dans les critères développés par France compétences : le désir est étouffé.

C'est ainsi que notre petit centre de formation a été soumis à cette logique procustéenne. Nous nous sommes mis en quatre dans un premier temps pour tenter de rentrer dans le formatage inventé par le gouvernement pour mettre au pas tous les processus de formation. Mal nous en a pris, puisque nous avons été refusés par France compétences. Nous pensions pourtant avoir fait l'effort de répondre au cadre fixé, mais sans vendre notre âme au diable de la normalisation à outrance. C'était une erreur. De bonnes âmes nous suggèrent d'aller plus loin, de rentrer corps et biens entièrement dans la Machine à décerveler que même Kafka, qui fit pourtant très fort dans *La colonie pénitentiaire* (Kafka, 2001), n'aurait pu imaginer. Tel Charlot dans *Les temps modernes*, nous serions ainsi broyés par la Machine infernale. Mais Procuste en l'occurrence franchit ici un pas supplémentaire : il exige des postulants qu'ils s'amputent eux-mêmes. Bref qu'ils sacrifient leur essence, leur raison de vivre, leurs convictions sur l'autel technocratique du discours du maître. D'aucuns nous susurrent : ça n'est pas si grave, il suffit de faire semblant et de se couper les jambes et les bras pour rentrer dans la boîte. Voire d'y perdre la tête ! D'autres nous vantent la pertinence et la précision de la Machine, les arguments pseudo-démocratiques font florès. C'est pour le plus grand bien du peuple que l'on a inventé la Machine. Les rouages sont perfectionnés, huilés, contrôlés. Question : qui évalue les évaluateurs ? Syndrome de la vache-qui-rit !

« On cède d'abord sur les mots et puis peu à peu aussi sur la chose », précise Freud dans *Psychologie des foules et analyse du moi* (Freud, 2012). Les mots qui sont les piliers de nos formations, éclairés de biais par la psychanalyse, font le socle d'une position éthique, politique, institutionnelle et clinique. Par exemple dans la présentation de notre formation de « Superviseur d'équipes en travail social », on trouve une déclinaison de ces mots-phares : « Ce que parler veut dire ; analyse de la demande ; réel, imaginaire, symbolique ; le transfert et son maniement ; l'acte du superviseur ; le groupe et son vécu fantasmatique ; la dynamique des groupes restreints ; l'équipe, le collectif, l'institution... » Faire rentrer ces mots-là dans : « bloc de compétences, référentiel d'activité, préconisations relatives à l'évaluation des compétences, référentiel de certification RNCP du CQP Assistant, référentiel manager de l'innovation technologique... »

ferait qu'on « cède peu à peu sur la chose ». Victor Klemperer, produisant l'analyse de la novlangue comme de la gestuelle nazie, fit en son temps l'analyse subtile des conséquences terribles de ces glissements de la langue (Klemperer, 2002).

Alors quelle est donc la chose sur laquelle il s'agit de ne pas céder ? Lacan nous ouvre la voie : céder sur son désir est une forme de lâcheté. D'où la question qu'il avance en toute fin du séminaire sur *L'Éthique de la psychanalyse* : « As-tu agi en conformité avec ton désir ? » Lacan ne répond pas directement à cette question qu'il pose dans la dernière séance du *Séminaire VII* (Lacan, 1986). On ne peut manquer cependant de remarquer que la formulation appelle à résoudre la question dans... l'après-coup. S'il précise que « L'éthique consiste essentiellement... en un jugement sur notre action... », il n'en dit guère plus. Pour trouver une réponse il faut un peu naviguer. Par exemple dans *Télévision* où, embrayant sur les catégories de Spinoza de la joie et de la tristesse : « La tristesse... on la qualifie de dépression. Mais ce n'est pas un état d'âme, c'est simplement une faute morale, comme s'exprimait Dante, voire Spinoza : un péché, ce qui veut dire une lâcheté morale, qui ne se situe en dernier ressort que de la pensée, soit du devoir de bien dire ou de s'y retrouver dans l'inconscient, dans la structure » (Lacan, 1974). Le 22 octobre 1967 lors de la conclusion du colloque organisé par Maud Mannoni sur *Les psychoses de l'enfant*, il termine en disant : « Quelle joie trouvons-nous dans ce qui fait notre travail ? » (Lacan, 2001). L'éthique du bien-dire qui consiste à dire au plus près du désir, donc de ce qui nous échappe, trouve sa résolution dans l'après-coup de l'affect avec lequel on ne peut tricher : la joie ou la tristesse.

Voilà donc pourquoi depuis quelques mois, en position de responsable de Psychasoc, j'étais profondément affecté de tristesse par cette démarche entreprise auprès de France compétences. Après tout, le désir qui me tient chevillé au corps comme tout un chacun, n'y était pas. Et le bien-dire, qui en est la manifestation, s'est éparpillé, effiloché, dispersé et réifié aux quatre vents d'un discours rigide, mais sans rigueur. Dans l'après-coup je peux dire : t'aurais pas dû y aller ! Au fond je le savais. Ou bien ça le savait en moi. On ne peut pas sauver les meubles en mettant le feu à la maison. Est-ce que cela implique de laisser tomber ? De n'émettre aucune critique sur la Machine infernale qui broie les sujets des sociétés dites modernes ? Au contraire. Simplement je ne saurais m'abriter derrière cette évidence, qui crève les yeux, pour en retirer ma propre responsabilité : « De notre position de sujet nous sommes toujours responsables » (Lacan, 1966). Il y a donc lieu : à la fois de nourrir la critique de la bureaucratisation, technicisation, numérisation... de notre société. Sans tomber toutefois dans l'opposition stérile qui ne fait que renforcer l'oppression. Ceci pose fondamentalement la question de la collectivisation des luttes. Mais aussi d'affirmer, si l'on refuse de s'engager sur ce terrain-là, à savoir de s'allonger sur le lit de Procuste, l'ailleurs où nous nous situons. L'ailleurs est multiple (Rouzel, 2019). Sur le plan de la formation, nous poursuivons notre petit bonhomme de chemin, en nous coupant bien évidemment d'une bonne partie de nos ressources financières, puisque les salariés sont dans l'empêchement de s'inscrire sur nos formations au titre de leur CPF faute

de certification délivrée par France compétences. Il y a toujours une perte nécessaire. Mais la nuance est de taille entre lâcher sur son désir et perdre quelques revenus. Plaie d'argent n'est pas mortelle. Et gageons que les professionnels qui depuis plus de 20 ans fréquentent et apprécient nos formations sauront faire la part des choses entre le formatage et la vraie formation, au sens de la *Gestaltung*, qui vise la mise en forme des questions qu'ils se posent dans l'exercice quotidien des métiers du social et du soin. Cela relève bien d'une *praxis* au sens où Lacan définit ce terme comme : « ... le plus large pour désigner une action concertée par l'homme, quelle qu'elle soit, qui le met en mesure de traiter le réel par le symbolique » (Lacan, 1973).

Cependant nous continuerons à nous battre avec les moyens du bord. Plus largement, au-delà de notre cas se pose la question de la résistance à un système déshumanisé, aux mains de bureaucrates ignares et incompetents, prétentieux et arrogants, mais petites mains des vrais maîtres, le 1 % des plus riches du monde dont le patrimoine cumulé dépasse désormais celui des 99 % restants (Rapport de l'Oxam, 2016).

L'ouvrage dont le lecteur ici tient en main la cinquième édition, constitue un témoignage et un aboutissement de mon exigence de transmission. La dimension clinique inhérente au travail éducatif ne saurait être pensée sans ses entours politiques. On trouvera trois nouvelles sous-parties consacrées à l'écriture et à la supervision d'équipes. C'est une des voies pour faire reconnaître la nature subtile du travail éducatif.

Montpellier, le 17 décembre 2021

Bibliographie

- AICHHORN A. (2000), *Jeunes en souffrance*, Nîmes, Champ Social. Préface de Sigmund Freud.
- DÉTIENNE M. et al. (2018), *Les ruses de l'intelligence. La mêtis des grecs*, Paris, Champs-Flammarion.
- DUFOUR D.-R. (2019), *Baise ton prochain*, Arles, Actes Sud.
- FREUD S. (2012), *Psychologie des foules et analyse du moi*, Paris, PBPayot.
- KAFKA F. (2001), *La colonie pénitentiaire*, Paris, Gallimard.
- KLEMPERER V. (2002), *LTI, la langue du Troisième Reich. Carnets d'un philologue*, Paris, Agora Pocket.
- LACAN J. (2001), « Allocution sur les psychoses de l'enfant », *Autres écrits*, Paris, Seuil.
- LACAN J. (2001), *Autres écrits*, Paris, Seuil.
- LACAN J. (1966), *Écrits*, Paris, Seuil.
- LACAN J. (1973), *Séminaire Livre XI. Les quatre concepts de la psychanalyse*, Paris, Seuil.
- LACAN J. (1974), *Télévision*, Paris, Seuil.
- LACAN J. (1986), *Séminaire Livre VII. L'éthique la psychanalyse*, Paris, Seuil.
- LÉVI-STRAUSS C. (1990), *La pensée sauvage*, Paris, Pocket.
- ROUZEL J. (2019), *Ailleurs. Pratique de la psychanalyse*, Orange, Éditions Le Retrait.
- ROUZEL J. (2015), *La supervision d'équipes en travail social*, Paris, Dunod.
- SIGMUND F. (2019), *L'analyse finie et l'analyse infinie*, Paris, PUF.
- SUPIOT A. (2015), *La gouvernance par les nombres*, Paris, Fayard.

Préambule à la quatrième édition

CET ouvrage a fait son chemin. Avec celui de Maurice Capul et Michel Lemay (*De l'éducation spécialisée*, paru aux éditions Érès en 1996), il est devenu, adopté par un ensemble de professionnels de l'intervention sociale et éducative, un des piliers de l'éducation spécialisée, non seulement dans les espaces de formation initiale et continue, mais aussi dans l'exercice quotidien du métier. L'idée de Guillaume Charron, qui m'accompagne depuis plusieurs années dans ce travail éditorial aux éditions Dunod, d'y adjoindre, vingt ans plus tard, dans une deuxième partie, une reprise et une mise en perspective des thèses essentielles qui y sont développées, m'a paru lumineuse. Je me suis donc plié à l'exercice d'après-coup, à la manière, toutes proportions gardées, dont Wilfried Bion fait paraître en 1967 un recueil de ses premiers articles, qu'il qualifie de « pensées secondes » : *Réflexion faite* (PUF, 2001). Il revient aux sources de sa pensée, regroupe les travaux nés de son expérience clinique avec des patients schizophrènes et les fait suivre d'un commentaire destiné à souligner les transformations survenues dans sa conception et sa pratique de l'analyse. Cet effet d'après-coup, Freud sous le terme de *Nachträglichkeit*, en souligne, dans le travail de la cure, les remaniements d'événements passés, ce qui produit un sens nouveau.

Dans une période de délitement et de déliaison de la pensée et des pratiques éducatives et sociales, ce travail de reprise m'a paru finalement relever d'une nécessité logique : que reste-t-il des idéaux qui ont forgé le fer de lance des pratiques sociales, notamment dans le champ de « l'éducation spéciale », pour reprendre un terme *princeps* que l'on doit à Itard ? Confrontés au rouleau compresseur d'un néolibéralisme destructeur du lien social autant que des ressources naturelles, en quoi, comme le disait Michel Chauvière

dans les années 1990, le travail social, l'éducation spéciale, constituent-ils un véritable « môle de résistance » ? La clinique, autrement dit le cœur des métiers de relation humaine, au sens où ces métiers ne peuvent s'exercer que dans une rencontre, ne saurait être pensée en dehors de ses englobants institutionnels, politiques et éthiques. Le travail social n'est pas une marchandise !

Joseph Rouzel, Montpellier le 26 avril 2018

Préambule à la troisième édition

DÉPUIS la première parution de cet ouvrage en 1997, puis la deuxième en 2000, près de 40 000 exemplaires se sont vendus, ce qui signifie qu'à travers les bibliothèques des centres de formations et les prêts divers, plus de 300 000 lecteurs s'y sont plongés. C'est devenu un outil de référence, au même titre que les ouvrages de quelques collègues : Maurice Capul, Michel Lemay, Jacques Ladsous, Jean Cartry, Paul Fustier, Daniel Roquefort, Philippe Gaberan, Jean-François Gomez et consorts.

J'en suis fier. Fier d'avoir ouvert un chemin de réflexion sur le sens de la profession d'éducateur, et bien au-delà de la spécificité des éducateurs spécialisés au nombre desquels, par affection et par métier, je compte. Cet ouvrage est largement ouvert aux professions connexes : moniteur-éducateur, éducateur de la protection judiciaire de la jeunesse, éducateur technique spécialisé, moniteur d'atelier, éducateur de jeunes enfants, éducateur sportif, mais aussi aide médico-psychologique (aujourd'hui AES, accompagnant éducatif et social), conseiller en économie sociale et familiale, sans compter les rééducateurs, les enseignants spécialisés, etc. Les personnels de direction, les psychologues, les cadres intermédiaires ne perdraient pas leur temps à le lire. Cela leur rappellerait que la fonction d'encadrement consiste avant tout à soutenir les équipes de travailleurs de base, qui à longueur de journée se coltinent « la misère du monde » comme le dit Pierre Bourdieu¹.

1. Pierre Bourdieu, *La misère du monde*, Points-essais, 2007.

UN ORDRE DUR

Mais depuis 1997 la donne a changé sur le terrain. Les lois de 2002, 2005 et quelques autres, qui accompagnent la marche du monde, ont profondément modifié le paysage de l'intervention sociale. L'extension sauvage de la mondialisation à outrance, la surconsommation effrénée, la financiarisation de toutes les activités humaines, bref le déferlement du capitalisme, ont mis aux commandes une société de contrôle (que l'on nomme abusivement évaluation), déjà entrevue de façon visionnaire par Michel Foucault¹ ou par les situationnistes². Tout sur terre est dès lors transformé en marchandise pour le profit de quelques-uns ! Avec une incitation incessante à une jouissance sans limite, par la voix des médias, et principalement la télé, définie à juste titre par Patrick Lelay, un de ses responsables émérites, comme l'outil qui permet de « rendre disponibles des tranches de cerveau pour la publicité ». Face à cette déferlante qui menace non seulement le lien social, mais plus globalement la survie même de l'humanité à travers les atteintes portées de façon radicale contre la planète Terre, un certain nombre de penseurs, économistes, juristes, sociologues, philosophes, psychanalystes, artistes... s'insurgent et nous livrent les analyses de la situation d'une catastrophe annoncée.

Évidemment les éducateurs ne sont pas à l'abri. Ils sont dans le monde et plongés jusqu'au cou dans ce qui se présente aujourd'hui comme l'immonde, l'infra-monde. Ils ne peuvent « se planquer » dans des activités, des ateliers ou des techniques éducatives. Ils ne peuvent se rassurer en insistant uniquement sur ce qui compte avant tout : la relation humaine. La clinique, l'institution et la politique ont partie liée. Depuis 2000, nous avons reçu au centre de formation que j'ai créé à Montpellier plus de 4 000 professionnels ; la trentaine de collègues et moi-même parcourons aussi la France, les DOM-TOM, la Belgique, la Suisse et même le Québec, pour animer des formations sur site³. Les constats sont les mêmes partout, affligeants et parfois désespérants. Les professionnels sont livrés pieds et poings liés aux lois iniques du marché⁴. Un ordre de fer, « ordre dur » comme l'énonçait Jacques Lacan, règne en maître dans les institutions sociales et médico-sociales sans que les directions et les conseils d'administration puissent toujours faire tampon. L'Hôpital, l'École, la Justice, etc. pour leur part ont depuis belle lurette été infiltrés. Démarche-qualité, normes ISO, évaluations quantitatives, appels d'offres, procédures multiples et (a)variées, contrats d'objectifs, performance, obligations de résultats, management, *benchmarking*, *mentoring*, *coaching*, *case management*, *supported employment*, *best practices*... Une langue nouvelle, la

1. Olivier Razac et Alain Brossat, *Avec Foucault, après Foucault : disséquer la société de contrôle*, L'Harmattan, 2008.

2. Guy Debord, *La société du spectacle*, Folio-Gallimard, 1996.

3. Institut européen psychanalyse et travail social (Psychasoc), www.psychasoc.com.

4. Dany-Rober Dufour, *Le Divin Marché*, Folio-Gallimard, 2012.

Novlangue de George Orwell inventée dans son roman prophétique *1984*¹ (d'abord intitulé *Le dernier homme en Europe*), a envahi la planète et diffuse à bas bruit dans tous les secteurs d'activité.

« Toute langue véhicule une culture c'est-à-dire des représentations spécifiques de l'univers. Des modifications dans les manières de parler sont souvent révélatrices de modifications dans les façons de penser. Véhicule de connaissances ayant valeur d'exactitude, toute langue est aussi véhicule d'idéologies (croyances collectives). Dans les discours qui constituent notre environnement, des "novlangues" se font jour et certaines "novlangues" qui gagnent du terrain fonctionnent comme un "cheval de Troie" qui vient coloniser nos esprits. Ce phénomène se manifeste à tous les niveaux de notre société et de façon particulièrement frappante à travers les "dérives" (ou trouvailles ?) langagières de nombreux jeunes adolescents. Appliquant ses recherches de linguiste à la langue du III^e Reich, Victor Klemperer² a démontré avec brio combien l'imprégnation idéologique, envahissant la langue allemande, diffusait à bas bruit une "*Weltanschauung*" (représentation du monde) spécifique du nazisme³. »

Plus près de nous les massacres commis au Cambodge⁴ ou au Rwanda⁵ nous ont montré qu'ils sont accompagnés d'une langue totalitaire où les êtres humains sont considérés comme des choses⁶. Le chiffre y règne en maître. L'usage de plus en plus répandu de termes comme management, procédure, usager, parentalité, référentiel de compétence, etc. et l'invasion scientiste des statistiques dans le champ du travail social devrait nous mettre la puce à l'oreille sur cette dérive inquiétante. La difficulté aujourd'hui réside dans le fait qu'on ne sait plus contre qui se battre. La mondialisation a répandu une barbarie douce à l'échelle de la planète. Les politiques abdiquent devant l'économie financière. Alors qui tient les rênes ?

RÉSISTANCE⁷

Alors se pose la question : que faire ? Le premier mouvement est de l'ordre de la plainte et de la désespérance ; le second de la révolte. Puis vient le temps de la résistance. On s'organise face à ce qui se présente comme une guerre larvée, une guerre où le rouleau compresseur d'une économie financière devenue folle écrase sur son passage toutes les autres économies, celles qu'inventèrent les humains de tout temps pour construire

1. Georges Orwell, *1984*, Folio-Gallimard, 1972.

2. Victor Klemperer, *LTI, La langue du III^e Reich*, Albin Michel ; *Agora*, Pocket, Paris, 1996.

3. Charlotte Herfray, www.psychasoc.com/Textes/Ces-novlangues-qui-colonisent-nos-esprits. Charlotte Herfray, psychanalyste et enseignante universitaire à Strasbourg, qui m'avait fait l'honneur d'intervenir lors du 2^e colloque de Psychasoc à Montpellier, nous a quitté le 28 juillet 2018. Elle laisse un enseignement remarquable sur les liens entre travail social et psychanalyse.

4. Rithy Panh, *L'élimination*, Livre de poche, 2011.

5. Jean Hatzfeld, *Une saison de machettes*, Points-Seuil, 2005.

6. Jean-Claude Milner, *La politique des choses*, Verdier, 2011.

7. Joseph Rouzel et Fanny Rouzel, *Le travail social est un acte de résistance*, Dunod, 2009.

et réguler le lien social : l'économie politique, l'économie symbolique et, la dernière en date, l'économie psychique découverte par Freud, il y a une centaine d'années¹. L'étymologie du mot économie devrait nous mettre la puce à l'oreille sur le degré de dévastation que nous avons atteint. Issu de deux mots grecs, *oikos* (maison) et *nomos* (loi), il désigne les lois de la maison. L'économie se présente donc historiquement d'abord comme économie domestique. Puis par extension on peut dire qu'il s'agit des lois qui gouvernent la maison des êtres humains, ces étranges animaux parlants apparus sur terre il y a deux millions d'années. Autrement dit sous le terme d'économie affleurent les lois de composition du lien social.

Du coup le « que faire ? » renvoie non pas à une agitation et encore moins à un passage à l'acte, mais à ce que chacun prenne sur soi la condition humaine, qui n'est pas sans condition, comme le rappelle Jean-Pierre Lebrun². Cela signifie que chacun d'entre nous porte sur ses épaules la responsabilité du monde. Tel Saint Christophe portant l'enfant Jésus dans ses bras. Mais reste une énigme. L'enfant Jésus dans l'iconographie chrétienne porte lui-même dans sa main le globe terrestre. Question : où Saint Christophe peut-il poser ses pieds ? De quoi pouvons-nous nous soutenir en ces temps obscurs ?

Voilà où s'enracine la résistance. Résistance à la jouissance. Résistance au sans limite. Résistance à l'inhumain. Mais il s'agirait d'apprendre à faire avec ce qui cloche. De goûter, comme j'ai pu le dire en d'autres temps, la saveur du réel³. Saveur du réel que Pierre Reverdy marque comme l'équilibre du déséquilibre dans ce poème éponyme.

« Il marchait sur un pied sans savoir où il poserait l'autre. Au tournant de la rue le vent balayait la poussière et sa bouche avide engouffrait tout l'espace. Il se mit à courir espérant s'envoler d'un moment à l'autre, mais au bord du ruisseau les pavés étaient humides et ses bras battant l'air n'ont pu le retenir. Dans sa chute il comprit qu'il était plus lourd que son rêve et il aima, depuis, le poids qui l'avait fait tomber⁴. »

Résistance. Le mot a mauvaise presse. En psychanalyse, notamment. La résistance on l'attribue un peu vite au patient, alors que Lacan, dans la foulée de Ferenczi, nous avertit qu'il n'est de résistance que de l'analyste. Dans les établissements où œuvrent les éducateurs, les managers de tous poils en viennent souvent à parler de résistance au changement, comme si le changement n'était pas d'abord un changement de résistance. Mais on oublie un peu trop vite que « résistance » est polysémique et qu'une bonne partie de ses usages penche plutôt du côté positif. J'en retiendrai deux occurrences et chacun filera la métaphore qui lui convient.

- C'est la propriété d'un matériau à s'opposer au passage d'un courant électrique. Elle est souvent désignée par la lettre **R** et son unité de mesure est l'ohm (symbole : Ω).

1. Dany-Robert Dufour, *L'individu qui vient... après le libéralisme*, Denoël, 2011.

2. Jean-Pierre Lebrun, *La condition humaine n'est pas sans conditions*, Denoël, 2010.

3. Joseph Rouzel, « La saveur du réel », *Psychanalyse pour le temps présent*, Érès, 2002.

4. Pierre Reverdy (1888-1960), *Poèmes en prose* (1915).

La résistance est aussi responsable d'une dissipation d'énergie sous forme de chaleur ou de lumière.

- La résistance intérieure française, appelée en France « La Résistance », désigne l'ensemble des mouvements et réseaux clandestins qui durant la seconde guerre combattaient dans l'ombre l'envahisseur nazi.

Voici donc venu le temps de retrouver l'esprit des... Lumières et cet esprit est régi par la loi... d'homme ! En faisant barrage à la jouissance elle produit un arc électrique qui n'est pas sans lien avec la joie de la satisfaction. Satisfaction qui naît du travail bien fait, de vivre parmi les autres dans un certain accord, d'apporter, comme on dit, sa pierre à l'édifice d'une humanité apparue sur terre il y a peu, et dont la spécificité est de s'être constituée de parleurs. La parole dans toutes ses extensions devient ainsi dans ces temps de détresse un mode révolutionnaire. D'où une question cruciale que je ne cesse de poser dans les établissements où l'on m'invite : quels sont les lieux où l'on se parle ?

C'est ce sur quoi débouche l'apologue des trois prisonniers qui sert de guide à Lacan pour penser les trois articulations du temps logique¹. La solution du problème n'existe, au-delà de toute logique comptable, que parce que chacun a confiance dans le raisonnement et la prise de position des deux autres. Autrement dit le collectif ne vit que de ce point où chacun prenant en compte son symptôme, c'est-à-dire ce qui le sépare et le distingue de l'Autre social, fondant proprement la division du sujet, en réinvestit l'invention dans le lien aux autres. Car le symptôme, comme l'énonce Marie-Jean Sauret « est le moyen inventé par le sujet pour se lier au social sans s'y dissoudre et en le préservant² ». Il s'agit alors de développer une véritable politique du symptôme. C'est ce que l'on peut nommer une fraternité. Cette fraternité qui fait des hommes les enfants de la parole et les institue de fait dans une division, en eux et entre eux. Parler tout à la fois nous réunit et nous divise.

PARLER ET SE PARLER

Non seulement parler, mais aussi SE parler. C'est ce petit pronominal qui marque l'indice du lien social. On pourrait ainsi en matière d'évaluation s'inspirer d'un pionnier comme August Aichhorn, qui en 1925, pour rendre compte de la mission d'éducation de jeunes délinquants, que lui avait confiée la municipalité de Vienne en Autriche, prononça dix conférences ouvertes aux citoyens qui l'avaient financé par le biais des impôts. Dans sa préface Sigmund Freud, reconnaissant les limites inhérentes au dispositif de la cure analytique, salue le travail de ses « amis éducateurs » capables de prendre

1. Jacques Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », *Écrits*, Seuil, 1966. Voir également Joseph Rouzel, *La supervision d'équipes en travail social*, Dunod, 2007.

2. Marie-Jean Sauret, *Malaise dans le capitalisme*, PUM, 2009.

le relais auprès d'enfants ou adolescents débordant sans cesse dans les passages à l'acte. Le regain d'intérêt récent pour la modalité du récit, en formation, en équipe, en supervision, dans la rencontre clinique témoigne de ce retour de la parole dans ce qu'elle a de plus vif. Ainsi retrouvons-nous la dignité de penser et d'agir¹.

Pourquoi la psychanalyse ? se sont demandé certains à propos de ma démarche. Tout d'abord notons que la psychanalyse, la psychologie clinique, la psychiatrie humaniste, la psychothérapie et la pédagogie institutionnelles... constituent un axe fort de référence dans le travail éducatif, pour tout ce qui touche à la prise en compte du sujet et du psychisme humain. De même que l'anthropologie, la sociologie, la science politique, le droit, l'économie... déterminent un point d'appui pour comprendre les groupes, les collectifs, les équipes, les sociétés. Comme aimait à le dire François Tosquelles : « il faut marcher sur deux jambes : Freud et Marx ! » Ensuite la psychanalyse questionne de façon incessante l'implication du sujet, donc du professionnel comme du dit « usager » (parfois bien usagé !), dans sa position et sa posture. « Et toi, qu'est-ce que tu fous là ? », aimait à nous lancer joyeusement le même Tosquelles. Autrement dit le travail de psychanalyse conduit à parler en son propre nom et donc à soutenir dans un collectif sa position subjective. C'est la seule voie pour maintenir vivante une institution. Cette tension permanente entre collectif et subjectif, comporte deux risques : la dissolution du sujet dans le collectif et l'éclatement du collectif par le subjectif. Il faut donc instituer pour que cette aporie, cette contradiction irréductible, continue à produire et des collectifs et des sujets vivants, c'est-à-dire créatifs. *Vitam Instituere*, tel est le maître mot que Pierre Legendre reprend du droit romain et qu'il place à l'encontre de toute institution.

« Autrement dit, les institutions ont en charge de produire les humains et de les acheminer vers la mort. Cela implique que chacun de nous et toutes les organisations aient affaire à l'assujettissement, tel que le manœuvre et l'obscurcit cet étrange savoir social que nous nommons institutions, vocable innocemment employé, emprunté par la tradition juridique occidentale au droit de l'empire romain. Les institutions désignent un lieu logique, inséparable de la politique, un lieu où se jouent quelques-unes des mises les plus essentielles à la vie, c'est-à-dire à la reproduction de la vie². »

Dans ce contexte difficile, où la survie de l'humain est en jeu, les éducateurs « spéciaux » qui soutiennent leurs contemporains les plus démunis, exclus de l'École, l'Hôpital, la Justice... ce pour quoi le médecin Itard en 1815 inventa le terme d'« éducation spéciale », sont logés aux avant-postes de cette résistance en acte. Mais il leur faut accepter de naviguer en eaux troubles, de donner le change, de devenir rusés³, de

1. Roland Gori, *La dignité de penser*, LLL Editions, 2011. Voir également Claude Allione, *La haine de la parole*, Les liens qui libèrent, 2013.

2. Pierre Legendre, *Leçons II. L'Empire de la Vérité. Introduction aux espaces dogmatiques industriels*, Paris, Fayard, 1983.

3. Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant, *Les ruses de l'intelligence : la mètis des Grecs*, Champs Flammarion, 2009.

faire mine de parler la langue de l'opresseur pour mieux la subvertir. En quelque sorte de pratiquer une guérilla non-violente au plus près des sujets qu'ils accompagnent et soutiennent. Et surtout d'organiser la résistance, mais pas dans l'entre soi, ni le corporatisme, ni l'individualisme, ni le « tout à l'égo ». Un peu partout on observe un bouillonnement. Le moment est venu de conjindre les forces vives qui se mobilisent dans tous les domaines. C'est ainsi que nous avons créé PSF¹ (Psychanalyse sans frontière), ASIES² (Association des superviseurs indépendants européens) ou encore REZO³. Et récemment l'association l'@psychanalyse⁴. Nous avons dans le même esprit organisé tous les trois ans un congrès où des centaines de travailleurs sociaux se sont retrouvés autour du thème de « travail social et psychanalyse⁵ ». Nous soutenons également des collectifs professionnels, telle l'Organisation des éducateurs spécialisés (ONES⁶), créée et présidée par notre ami Jean-Marie Vauchez. C'est aussi dans le même mouvement que nous nous joignons à des regroupements comme L'appel des appels⁷ ou le Collectif des 39⁸, AvenirEducs⁹, Appel du 7¹⁰, etc.

C'est dans ce paysage largement bouleversé depuis sa première parution, que les Éditions Dunod remettent sur le métier cet ouvrage. J'y ai ajouté deux chapitres d'actualité sur « La reconnaissance » et « La prise de risque » dans les métiers éducatifs, ainsi qu'une mise au point sur la dérive qui affecte gravement la notion de projet, centrale dans l'acte éducatif. L'ouvrage ainsi remanié se présente comme un manuel de survie pour des éducateurs préoccupés par le sens de leur action, qui ne lâchent ni sur les principes, ni sur les valeurs, ni sur « l'éthique du bien dire¹¹ ». Des éducateurs chaque jour à la pointe du combat pour que survive malgré tout cette espèce en voie de disparition, l'espèce humaine.

Il ne faut pas désespérer Billancourt¹² car ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort.

1. www.psychasoc.com.

2. www.asies.org.

3. Site malheureusement fermé en mai 2018 faute d'engagement financier des participants. Avec mon fils Erwan, nous avons soutenu à bout de bras pendant plusieurs années, financièrement et matériellement, cette alternative aux prétendus réseaux sociaux, « face de bouc » et autres. Le forum de discussion a été relayé sur Psychasoc.com.

4. www.apsychanalyse.org.

5. Les actes des deux premiers congrès sont édités aux éditions du Champ social ; ceux des deux derniers en numérique aux Éditions Psychasoc.

6. www.ones-fr.org.

7. www.appeldesappels.org.

8. www.collectifpsychiatrie.fr.

9. www.avenireducs.com.

10. www.appeldu7.fr.

11. Jacques Lacan, *Télévision*, Seuil, 1974.

12. Expression jaillie lors de la grande grève de 1913 aux usines Renault.

Préambule à la deuxième édition

DANS son introduction à l'œuvre de Marcel Mauss, Claude Lévi-Strauss insiste sur « la nécessité d'appréhender l'objet dans sa totalité... c'est-à-dire du dehors comme une chose, mais comme une chose dont fait cependant partie intégrante l'appréhension subjective (consciente et inconsciente) ». Quant à Freud il précise que son histoire n'a d'intérêt qu'en lien avec la psychanalyse. C'est un peu la voie que je suivrai ici : si j'y parle de moi c'est pour poser les jalons, dans les événements et dans la pensée, qui m'ont permis de construire une position d'éducateur. C'est dans l'aller-retour entre la vie quotidienne et l'espace de la réflexion que se forge une telle position.

Je fais partie de cette génération dite de 68, très travaillée par la question du changement social. Nous visions ce que Deleuze et Guattari ont nommé « *la révolution moléculaire* ». Les changements nous les voulions tout de suite. Nous n'entendions pas attendre le grand soir de la révolution des opprimés promis par les différentes idéologies, où le dernier des capitalistes serait pendu avec les tripes du dernier curé, pour que ça change. C'est dans ce mouvement que s'est opéré ce qu'on peut appeler dans l'après coup : « la révolution du quotidien ». Certains d'entre nous avaient eu pour professeur Henri Lefebvre, un des initiateurs de *La critique de la vie quotidienne*. L'être humain estimions-nous vivait comme un porc. Le slogan qui résumait notre position critique est bien connu : métro-boulot-dodo. Frayant tout jeune avec l'Internationale Situationniste, j'ai assez vite compris que notre monde moderne, celui qui s'est édifié sur les ruines encore fumantes d'Auschwitz et d'Hiroshima, était tout entier dévolu à la marchandise et au spectacle. Les situationnistes menèrent une critique féroce de la modernité quotidienne en soutenant qu'il s'agissait de résister à cette marche en

avant du capitalisme triomphant d'après-guerre, où l'homme était exploité par l'homme, comme depuis toujours, mais sous deux aspects très modernes. Tout être humain était « réifié » comme disait Marx et réduit à l'état d'objet du commerce. Il suffisait juste d'entretenir par un salaire minimum la machine pour qu'elle ne claque pas trop tôt. Il n'y avait pas encore de chômage à l'époque. Aujourd'hui cette logique a porté ses fruits, avec la mise en stock des surnuméraires, les exclus de l'appareil de production. D'autre part l'être humain était une machine de spectacle. Les médias réduisent l'homme à une mise en spectacle, une « mise en scène de la vie quotidienne », pour reprendre un titre d'Erving Goffman. Les thèses situationnistes furent illustrées par des penseurs comme Raoul Vaneigem et Guy Debord. La Société du spectacle se porte bien. D'ailleurs on vient de rééditer les ouvrages des situationnistes, signe que la machine capitaliste absorbe tout, y compris ceux qui luttent contre elle.

C'est ce genre d'idée qui nous a poussés quelques-uns à mettre en marche une micro-révolution dont le quotidien était le théâtre des opérations. C'est ainsi que nous nous sommes réunis en Bretagne pour vivre en communauté à la campagne. Ce que nous voulions, c'était avoir une prise sur notre vie quotidienne en maîtrisant nos moyens de production, notre survie et nos modes de vivre-ensemble. Bref, le combat était politique, d'une politique de base. L'un a appris l'apiculture, un autre la menuiserie, d'autres encore, comme moi, l'élevage des moutons... Nous nous sommes retrouvés à une dizaine à la campagne. Nous avons mis en œuvre nos conditions de vie : maraîchage, élevage, fromage, confection d'outils ; mais aussi art et artisanat ; et encore le combat politique : installés un peu plus tard en Espagne, en terre catalane, nous avons participé activement aux dernières luttes contre le Franquisme. C'est d'ailleurs à cette époque que j'ai dû quitter la communauté avant qu'elle se dissolve, suite à l'assassinat en 1973 du Vice-Président du gouvernement de Franco, : la *guardia civil* nous avait menacés de mort. La communauté était tout à la fois un laboratoire d'idées et de pratiques du quotidien. C'est d'ailleurs dans ce cadre que nous nous sommes posés des questions d'éducation. Je venais d'avoir un fils ; j'avais 24 ans. C'était le premier enfant dans la communauté, et nous avons eu des échanges épiques sur les questions d'éducation. Un jour un psy de la banlieue parisienne que j'avais rencontré en 1968 sur les barricades, nous a écrit – nous n'avions évidemment pas le téléphone, ni d'ailleurs l'eau courante ni l'électricité. Il avait retrouvé nos coordonnées par une de ces nombreuses publications de la contre-culture qui circulaient alors par centaines dans les divers pays d'Europe. Dans ce courrier il nous demandait si nous pouvions accueillir deux enfants de 13 et 15 ans, dont la famille était en taule, et qui ne savaient pas où aller en vacances. Nous avons donc accueilli pendant deux mois ces deux jeunes. Ça a été une rude épreuve : les montagnes catalanes à 800 mètres d'altitude, ce n'est pas La Courneuve. Ils nous ont foutu le feu à la grange, ont coursé les chèvres et rendu maboul notre brave mulet *Sambano*.

À ce propos, il faut que je fasse un petit aparté, pour expliquer l'origine du nom de notre mulet. C'est l'histoire d'une révolution dans un pays d'Amérique Latine. Le peuple

a renversé le tyran. Tout le monde fait la fête dans les rues. On danse et on boit, on fait pétarader des feux d'artifice jour et nuit. C'est un grand moment de liesse populaire. Et ça n'en finit pas. Au bout d'une semaine de fiesta déchaînée, le meneur de la révolution, le Che du moment, monté à une tribune improvisée, se saisit d'un porte-voix et déclare « camarades nous avons gagné, nous avons fêté l'événement dans la joie et l'allégresse, mais on ne peut pas continuer comme ça, il faut se remettre au boulot. Alors je vous le dis – il s'exprime en castillan – *trabajo, si ; samba, no* » (Le travail, d'accord ; mais la samba c'est fini). Et la foule reprend : « *trabajo, si ; samba, no* ». C'est un slogan mais qui assez rapidement dégénère. Tout le monde se met à le reprendre en chœur, et l'on danse sur les paroles de ce qui devient l'hymne populaire d'une nouvelle samba. Voilà une petite anecdote qui nous permettra le moment venu de cerner le quotidien éducatif ; pas de *trabajo*, sans *samba*.

Le quotidien, s'il est réduit à une répétition industrielle de la production, est invivable et au lieu d'une source d'enrichissement, il devient le lieu même de l'écrasement. Autrement dit, nous étions marxistes jusqu'au bout des ongles. Pas marxistes à la mode PC, ou soviétique, plutôt marxistes tendances Groucho. Et finalement en accord avec les thèses du jeune Marx réfléchissant sur la nature du travail, comme source de joie et d'expression, comme mode de création et de médiation pour être ensemble. Dans *Les cahiers des extraits de 1844*, des écrits de jeunesse, on trouve des phrases comme celle-ci :

« J'aurais la joie d'avoir été pour toi le médiateur entre toi et l'espèce humaine, donc d'être ressenti et reconnu par toi-même comme un complément de ta propre nature et comme une partie de ton être, donc de me savoir affirmé dans ta pensée comme dans ton amour. Enfin j'aurais la joie d'avoir produit dans la manifestation individuelle de ma vie la manifestation directe de ta vie, donc d'avoir affirmé et réalisé, dans mon activité individuelle, ma vraie nature, ma nature humaine, mon être social. »

C'est comme ça que j'en suis venu à m'intéresser de plus près à l'éducation. En 1970, en revenant des Indes où j'avais passé un an à chercher mon chemin dans la vie, j'avais fait un petit détour comme pion à l'Éducation nationale, au CES de Saint-Pol-de-Léon. J'ai vite compris que l'École, lieu de la reproduction de l'aliénation, comme dit Bourdieu, est inadaptée à un certain nombre de mômes. Comme par hasard, ce sont ces mêmes mômes que l'on retrouve dans l'éducation spéciale. De fil en aiguille, après l'expérience communautaire, j'ai créé avec ma femme Geneviève, dans le Gers, un lieu d'accueil. Nous avons alors deux enfants. C'était en 1975. Je ne savais pas que ça existait ailleurs ce genre d'expérience. J'avais une petite ferme avec 1 hectare de Madiran, un élevage d'oies, de poules, de dindons et de pintades. Des chiens et des chats. J'avais aussi monté une petite maison d'édition et une imprimerie. Dans ce cadre très spécial, où nous nous sentions bien vivre, nous nous sommes mis à accueillir des enfants, des jeunes et même des adultes en souffrance. Dans un tel lieu l'objectif était bien, comme il doit l'être je pense pour toute forme d'éducation, de permettre à chacun de trouver sa place dans l'espace social, mais surtout de découvrir sa raison de vivre. L'outil de

travail, le moyen, la médiation pour y parvenir, était le partage du quotidien¹. Je n'ai jamais pensé qu'il fallait faire des choses spéciales pour accompagner ces jeunes qui allaient si mal. Nous les invitons à partager notre quotidien : la ferme, les travaux de la vigne l'élevage des oies, l'atelier d'imprimerie... mais aussi faire les courses, la popote, nettoyer, balayer, briquer... mais aussi la télé, les balades, les fêtes chez les copains... et ce putain de toit qui fuit la nuit, sur lequel il faut monter au risque de se casser le cou, et les pintades qui ne sont pas rentrées et qui se font courser par les chasseurs, et Yannick qui est parti avec sa mob pourrie chercher du pain et qui traîne à rentrer, et Violette, une jeune schizophrène qui se tape la tête contre le mur de la grange... Bref c'est bien dans notre quotidien que nous les recevons. Et ce quotidien s'en trouvait transformé, pour eux et pour nous. C'est dans ce partage, cette greffe de quotidien, chez des êtres « déquotidiennisés », si l'on peut dire, que quelque chose opérait. C'est en travaillant à l'imprimerie qu'Antoine, illettré, s'est pris de passion pour la lecture. Il a voulu savoir ce qu'il y avait de si intéressant dans les livres pour qu'on passe autant de temps à les écrire, les imprimer et les lire. Je lui ai appris la lecture dans le recueil de poèmes de Boris Vian *Je voudrais pas crever*. Quant à Cyrille, un jeune bourgeois de la haute, drogué depuis l'âge de 12 ans, il a découvert la menuiserie, le jour où, accueillant une personne de plus, il a fallu aménager une chambre dans le grenier et construire un escalier pour y accéder. Juliette qui n'arrêtait pas de fuguer depuis l'âge de 7 ans, s'est initiée aux joies du maternage avec la naissance de notre troisième enfant. C'est sur cette expérience qu'elle s'est appuyée pour devenir une jeune mère en sortant de chez nous².

Voilà comment je me suis formé à l'éducation spéciale. Sur le tas ! Après cinq ans d'accueil, je me suis pris de passion pour ce métier : j'ai fait des études d'ES à Toulouse. Pour moi les trois ans d'étude ont été l'occasion de mettre en mots, de théoriser comme on dit, une expérience qui bouillonnait. J'ai alors bossé dans différents établissements, auprès de psychotiques, puis de délinquants et de toxicomanes. Assez rapidement j'ai eu le souci de partager et de transmettre cette expérience : je suis devenu formateur, par petites touches au début, puis à plein-temps plus tard. Je me suis engagé dans des études d'ethnologie à l'EHESS où j'ai passé une maîtrise, d'où j'ai tiré un ouvrage sur les guérisons populaires³ ; puis j'ai poursuivi dans un DEA et un doctorat de philosophie et psychanalyse à l'université Paul Valéry de Montpellier (thèse non soutenue, mais publiée⁴) Tout ce temps-là j'ai aussi poursuivi un travail sur moi-même à travers l'expérience de la cure analytique, et depuis plus de 20 ans je suis installé comme

1. Plus tard d'autres engagés dans des expériences semblables témoigneront de cette aventure. Par exemple : Patrick et Marie-France Ardon, *La Chabraque : l'effet cheval pour aider à grandir*, Érès, 2018.

2. Sur les questions du quotidien, voir mon ouvrage *Le quotidien en éducation spécialisée*, Dunod, 2015 (2^e édition).

3. Joseph Rouzel, *Ethnologie du feu. Guérisons populaires et mythologie chrétienne*, L'Harmattan, 1996.

4. Joseph Rouzel, *La lettre de l'inconscient. Freud, Lacan et quelques autres au pied de la lettre*, L'Harmattan, 2017.